**La récolte du goémon sur les côtes de Bretagne** par Yves Berthou, le barde de Pleubian.

 Les touristes qui visitent les côtes bretonnes pendant les quatre beaux mois de l’année n’en voient que l’aspect pittoresque et riant. C’est maintenant, durant les cinq rudes mois d’hiver, qu’il faudrait parcourir cette curieuse province et son littoral en particulier. C’est la tumultueuse et cruelle saison de l’anxiété et des larmes : le paysan et le marin luttent éperdument contre les éléments en révolte, leur disputant le pain quotidien d’une famille nombreuse, C’est la saison des semailles et du fumage.

L’étranger s’est il jamais demandé quel parti l’on pouvait bien tirer de cette longue et gluante végétation poussée sur les rochers qui hérissent la ceinture dorée de l’Armorique. A marée basse, les croupes de ces immenses blocs granitiques leur ont apparu cependant, recouvertes de leur chevelure brune, aussi épaisse qu’en juin l’herbe des près. Combien de fois nos peintres n’ont-ils pas reproduit la fenaison estivale avec faucheurs et faucheuses accablés par la chaleur de l’été ? Mais lequel a-t-il jamais songé à nous montrer les faucheurs de l’océan ? Voici pourtant février et ses tempêtes, ses frimas, ses neiges, ses glaces. C’est le mois où le goémon est mûr pour la récolte. Qu’importe la grêle, la gelée, les ouragans, il faut descendre vers la grève embrumée, et faucille en main, résolument suivre la mer qui se retire. C’est que le goémon considéré par les paysans bretons comme un précieux engrais ; ainsi la surveillance la plus farouche est-elle exercée toute l’année pour en empêcher la coupe prématurée. Des règlements interdisent formellement aux habitants des autres communes non seulement de récolter pour leur usage personnel, mais encore de s’employer au compte d’un habitant de la commune riveraine. C’est d’ailleurs un spectacle assez curieux que celui de ce processionnel et quotidien charroi qui ne s’interrompt plus depuis le commencement de décembre jusqu’à la fin de mars. Partis aux premières heures après minuit, de grosse clochettes carillonnant en tête de l’attelage, ayant parfois parcouru jusqu’à 16 kilomètres, aux premières lueurs du jour les équipages apparaissent sur la grève. Dans une auberge, désignée par l’habitude, à quelques distance de la mer, les charretiers ont déposé en passant, une ample provision de lard qui servira à la confection d’une soupe collective ; et c’est là qu’au retour seront calées, à la file, les charretées de goémon pendant que les hommes et chevaux prendront leur repas. Et c’est à la nuit close que les attelages pesants, par les mauvais chemins de traverse, rejoindront les fermes éloignées de l’intérieur des terres.

Après la coupe du goémon de rive les rochers sont à nu

Mais il ne faut pas s’attarder à gratter les rochers : la mer se retire encore, il faut profiter de la bonne aubaine. Cependant la grève est couverte de lacs, sillonnée de rivières salées parfois très profondes ; il faut néanmoins avancer. On s’enfonce dans l’eau glaciale jusqu’au genoux, jusqu’aux hanches. Le vent glacial colle sur la peau les vêtements trempés ; les embruns fouettent les faces, piquant dans la chair des milliers d’aiguilles, mais les courageux ne mollissent point, une gaité plus ou moins sincère règnent même dans tous les groupes. Cependant voici plusieurs heures que l’on peine ; on interroge la basse mer et tout à coup retentit le cri : « la mer arrive ». Et l’on refait en arrière le même chemin que tout à l’heure, s’obstinant là où l’on a déjà passé, mais bientôt chassé de toutes les positions par la marée qui n’attend pas, craignant que dans sa perfidie elle ne vous contourne de loin. C’est aussi le moment de se réunir tous auprès du mulon et de joindre tous les efforts pour en serrer les liens. Enfin la partie est finie ; on abandonne le convoyeur sur le tas, et tout le monde rentre mouillé à la ferme.